La poésie profane de Maisonfleur

Monia Mezzetti

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/6162>

DOI : 10.4000/studifrancesi.6162

ISSN : 2421-5856

Éditeur

Rosenberg & Sellier

Édition imprimée

Date de publication : 1 novembre 2010

Pagination : 481-489

ISSN : 0039-2944

Référence électronique

Monia Mezzetti, « La poésie profane de Maisonfleur », *Studi Francesi* [En ligne], 162 (LIV | III) | 2010, mis en ligne le 30 novembre 2015, consulté le 13 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/6162> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/studifrancesi.6162>

Studi Francesi è distribuita con Licenza Creative Commons Attribuzione - Non commerciale - Non opere derivate 4.0 Internazionale.

La poésie profane de Maisonneufleur

“C’est fait, tant que je vivray,
Autre voye n’ensuivray
Que tes mandemens tressages,
Fuyant les mauvais desirs
Et les sensuels plaisirs,
Comme venimeux breuvages”.

(*Cantiques*, VII, vv. 43-48)

Voici le manifeste spirituel de Jérôme Lhuillier de Maisonneufleur (? – 1580 ?)¹, tel qu’on le lit dans ses *Cantiques*² et formulé après sa conversion au calvinisme (*t. post quem* 1567)³, mais, comme on le verra, à une époque difficile à préciser avec exactitude, même si on pourrait proposer que, vers 1571, l’ouvrage devait déjà exister du moins *in nuce*.

Jean de la Jessée⁴, lui aussi poète et qui se présente comme un ami de Maisonneufleur ainsi qu’éditeur de sa propre initiative des *Cantiques*, semble garantir, dans la préface de 1581⁵, que l’abjuration de Maisonneufleur entraîna aussi une “rectification” de ses moeurs. Mais évidemment l’intérêt de son témoignage, si tant est qu’il soit digne de foi, réside autre part, précisément dans son désir de faire ressortir le statut religieux de l’ouvrage, sa valeur de marque objective, vérifiable, d’un changement, à son tour à même de déclencher un renouveau thématique. Alors qu’il n’est pas éton-

(1) Pour son identification, voir JACQUES LA-VAUD, *Un poète de cour au temps des derniers Valois. Philippe Desportes (1546-1566)*, Paris, Droz, 1936, pp. 123-125 et nos articles *Precisazioni su Jérôme Lhuillier de Maisonneufleur, gentiluomo e poeta tra ultimo Rinascimento e conflitti religiosi*, dans «Quaderni del Dipartimento di Lingue e Letterature Neolatine, Università degli Studi di Bergamo», 2001, pp. 7-31 et *Il carteggio di Lhuillier de Maisonneufleur risalente agli anni 1572-73*, dans «Il Confronto Letterario», n. 41, 2004, pp. 35-62.

(2) Édité sept fois entre 1580 et 1613. La première édition des *Cantiques*, aujourd’hui introuvable, remonterait à 1580 et serait due à Jacques Heinrich d’Anvers (CLAUDE-PIERRE GOUJET, *Bibliothèque française*, (1752), Genève, Slatkine Reprints, 1966, t. III, p. 14; LA CROIX DU MAINE et DU VERDIER, *Les bibliothèques françaises*, 1772-1773, t. III, pp. 517-518). Les éditions en possession de la Bibliothèque Nationale datent de 1581, 1584, 1586, 1592, 1602, 1613.

(3) En 1563 Maisonneufleur servait dans les troupes catholiques (BRANTÔME, *Œuvres Complètes*, éd. Prosper MÉRIMÉE et Louis LACOUR, Paris, Plon, 1893, t. IX (*Rodomontades espagnoles*), pp. 28-29), tandis qu’en 1567 son nom disparaît de la dé-

dicace de l’épigramme que Ronsard lui avait consacrée en 1564 (*incipit*: «Lhuillier, si nous pardons cette belle princesse») (RONSARD, *Œuvres Complètes*, éd. P. LAUMONIER, Paris, Lemerre, 1914-19, [Nouvelles poésies] t. XII, pp. 189-193). Toujours est-il que son apostasie paraît accomplie l’année suivante, parce qu’il participa à une quête en faveur d’une veuve protestante (BRANTÔME, *Œuvres Complètes*, éd. cit., [Vies des grands capitaines étrangers] t. II, p. 43).

(4) La dédicace aussi bien que la préface sont signées P.M.D.M.S.D.L.G., un acronyme correspondant à «Par Monsieur de Mauvesin Sieur de La Jessée» (JACQUES PINEAUX, *La poésie des protestants de langue française, du premier synode national jusqu’à la proclamation de l’édit de Nantes (1559-1598)*, Paris, Klincksieck, 1971, p. 319). Sur ce personnage et l’orthographe de son nom, voir CÉNAC-MONCAUT, *Les Gascons célèbres, Jean de la Jessée*, dans «Revue d’Aquitaine», VI, 1861-62, pp. 365-375, 420-439, 490-496, 549-553, 584-589.

(5) La lettre dédicatoire à Charlotte de Bourbon composée par Jean de la Jessée pour l’édition de 1580, et reproduite aussi dans l’édition de 1581, ne concerne que les circonstances de l’acquisition des vers de Maisonneufleur.

nant que Jean de la Jessée ait exprimé son admiration pour son «singulier ami»⁶ pour avoir abandonné la poésie profane, lui aussi étant huguenot, c'est la manière dont il s'exprime qui mérite d'être considérée. En effet Jean de la Jessée, tout en avouant les «faiblesses» du gentilhomme – pas seulement dans le domaine poétique –, vise surtout à exalter sa consécration à la poésie religieuse:

Il est à déplorer qu'entre ceux qui ont le don et grace de bien escrire, singulièrement en rithme, on ne void si rarement employer la plume à choses saintes et serieuses. Ce qui seroit beaucoup plus louable, que consumer le temps et labeur à celles qui sont tant oyseuses qu'amours, chansons, jeux, flatteries de cour, et autres vanitez, par lesquelles ils prophane ainsi la poésie, qui au contraire a esté l'art et le moyen entre les anciens sages, pour publier leurs plus graves conceptions et discours. C'est en quoy le feu S. de Maisonfleur, gentil-homme doué de plusieurs bonnes parties, semble avoir beaucoup merité entre les gens de renom, qui *nourri parmi les delices d'une cour, ayant participé aux poisons du monde, et quelque fois autant plongé aux voluptez qu'autre de son temps*, neantmoins par un secret de la bonté de Dieu, vrayement touché de son Esprit, et ayant horreur de telles vanitez, pour faire au Seigneur quelque recognoissance de ses graces, se mit à exalter en ces beaux vers sa bonté, verité et puissance, nous donnant à tous par iceux un singulier exemple de pieté.⁷

Dans ce préambule Jean de la Jessée parvient véritablement à tracer pour la postérité un portrait tout à fait respectable, de son point de vue, de son ami; et il en va de même pour qui consulte le catalogue des imprimés de la Bibliothèque Nationale, où ne sont répertoriées que les six⁸ éditions des *Cantiques*. Toutefois, comme le dit Pierre Champion dans son étude *Ronsard et Villeroy* (1925), rien n'est plus dangereux que de donner aux artistes d'autrefois une physionomie partiellement exacte et qui risquerait de garder des traits immuables, et cela tout simplement parce que les êtres humains partagent la mobilité imposée par la vie. Tout comme Ronsard n'a pas été qu'un grand lyrique et Desportes qu'un habile chantre de la passion pour les gens du monde⁹, Lhuillier de Maisonfleur n'a pas toujours été un protestant et un poète pieux. Capitaine et secrétaire au service des Guises, il a été aussi un homme de la cour de Catherine de Médicis, synonyme à l'époque et encore dans l'imaginaire du XIX^e siècle (que l'on pense à *La Reine Margot* de Dumas père, 1845) de lieu de complot et de lasciveté (l'"escadron volant" n'en est que la manifestation concrète la plus célèbre). Quant à sa production en vers, elle n'a pas toujours traité le sujet religieux, mais comprend aussi des poèmes profanes, à ce que l'on sait, très appréciés de Ronsard¹⁰, Desportes¹¹, Brantôme¹² et de la jeune Marie Stuart¹³.

(6) MAISONFLEUR, *Cantiques*, éd. 1581, A. IJ.

(7) *Ivi.* Notre italique.

(8) *L'éditio princeps* n'y figure pas.

(9) PIERRE CHAMPION, *Ronsard et Villeroy. Les secrétaires du roi et les poètes d'après le manuscrit français 1663 de la Bibliothèque Nationale*, Paris, Champion, 1925, p. 36.

(10) RONSARD, *Œuvres Complètes*, éd. P. LAUMONIER, cit.:

[*Odes*]: *Les Isles Fortunées* (incipit: «Puis qu'Enyon d'une effroiable troupe»), t. V, pp. 175-191;

[*Amours*]: *Au Seigneur L'Huillier* (incipit: «L'Huillier (à qui Phoebus, comme au seul de notre age)»), t. X, pp. 213-214;

[*Nouvelles Poésies*]: *Sonnet à H. Luillier, Seigneur*

de Maisonfleur, Gentilhomme servant de leurs magestés (incipit: «Quand Apollon auroit fait un ouvrage»), t. XII, pp. 145-146;

[*Poèmes*]: *Elegie au seigneur l'Huillier* (incipit: «Mon l'Huillier, tous les ars qu'on apprend en jeunesse»), t. X, pp. 292-298.

(11) J. LAVAUD, *op. cit.*, pp. 33, 123-125.

(12) BRANTÔME, *Recueil des Dames, poésies et tombeaux*, éd. É. VAUCHERET, Paris, Gallimard, 1991:

[*Recueil d'aulcunes rymes...*]: incipit: «Vous me dites, un jour, que j'escrisse de vous», p. 907;

(13) BRANTÔME, *op. cit.*, éd. VAUCHERET, [*Discours sur la reyne d'Escosse, jadyz reyne de nostre France*] pp. 72-73, 79.

Cependant, les notices que l'on possède sur les manuscrits où les pièces profanes de Maisonfleur ont été transcrites, aussi bien que les conjectures que l'on peut formuler sur les circonstances qui les ont motivées, ne consentent pas de confirmer ou de démentir le témoignage de Jean de la Jessée. Tout au plus peut-on établir qu'à partir de 1571 ou au maximum de l'année suivante le gentilhomme se consacra à la cause protestante, dans la pratique aussi bien que pour le choix des thèmes, même si, à cet égard, on ne saurait dire s'il le fit d'une manière exclusive. En effet, en août 1572 il écrivit un cantique sur le fameux massacre (*Cantique faict par Mon^r de Maisonfleur. Apres le massacre de Paris faict a la saint Bertelomy* [sic], 157[2]; incipit: «Toutes nos voix faites plaintes»)¹⁴, et la dédicace de 1580 des *Cantiques*, par Jean de la Jessée, assure de l'intention de Maisonfleur de faire hommage de l'ouvrage à Charlotte de Bourbon (1546-1582) alors qu'elle était encore en France¹⁵, c'est-à-dire, de toute évidence, entre 1571 et février 1572¹⁶.

La présente étude vise certes à tirer de l'oubli les cinq poèmes profanes de Maisonfleur, en publiant les textes des quatre encore à l'état manuscrit, mais aussi à démontrer que l'évolution thématique de sa poésie n'est (peut-être) pas allée de pair avec sa conversion religieuse, à laquelle les pièces inédites pourraient bien être postérieures. Il s'agit en définitive de suggérer que le renouveau thématique loué par Jean de la Jessée, et apparemment sous-entendu par Maisonfleur dans le sixain cité, a été plus tardif. Pour valider cette thèse, il est indispensable de prendre en compte le contexte historique et culturel dans lequel les pièces ont été élaborées, aussi bien que le support documentaire où elles se trouvent: dans un cas, un exemplaire compilé et en partie écrit par le jeune Villeroy, le futur négociateur de Richelieu et de Sully (B.N.F. 1663), dans l'autre un recueil de Louise de Coligny¹⁷ (Den Haag, Koninklijke Bibliotheek, ms. 129 A 23), qui n'ont jamais été publiés¹⁸ et dont il n'existe aucune copie.

(14) Den Haag, Koninklijke Bibliotheek ms. 129 A 23, f.^o 76-78. On le lit dans HENRI BORDIER, *Le Chansonnier Huguenot du xvi^e siècle* (1870-71), Genève, Slatkine Reprints, 1967, pp. 288-294 et dans MARIO RICHTER, *La poesia lirica in Francia nel secolo xvi*, Milano-Varese, Istituto Editoriale Cisalpino, 1971, pp. 282-284.

(15) MAISONFLEUR, *Cantiques*, éd. 1581, A.ij. Sur Charlotte de Bourbon, voir ROLAND H. BAINTON, *Donne della Riforma (Women of the Reformation in France and England)*, Augsburg Publishing House, Minneapolis, Minnesota, 1973), Torino, Claudiana, 1992, pp. 393-414.

(16) En 1571, en conséquence de sa conversion, Charlotte de Bourbon s'enfuit du couvent de Jouarre, dont elle était abbesse, et se réfugia d'abord chez sa sœur (calviniste) et ensuite chez Jeanne d'Albret. Par la suite elle se rendit dans le Palatinat (février 1572-1575) et, après son mariage avec Guillaume le Taciturne (1575), aux Pays-Bas.

(17) Sur Louise de Coligny, voir JULES DELA-BORDE, *Louise de Coligny. Princesse d'Orange* (Paris, 1890), Genève, Slatkine Reprints, 1970; PAUL MARCHEGAY, *Correspondance de Louise de Coligny, princesse d'Orange (1555-1620)* (Paris, 1887), Genève, Slatkine Reprints, 1970; R. H. BAINTON, *op. cit.*, pp. 415-437.

(18) Paris, B.N.F. 1663:

Pierre BLANCHEMAIN, dans son RONSARD, *Œuvres Complètes*, Paris, 1857-1867, a édité: le *Discours d'une amante* (*Ivi*, p. 112), l'épigramme «Ainsy qu'on veoit la veuve tourterelle» (*Ivi*, p. 121), le sonnet à Nicolas de Villeroy «Si quelque Dieu, au milieu d'un orage» (*Ivi*, p. 126), le sonnet au même «Pour aborder une isle plantureuse» (*Ivi*, p. 127), les quatrains contre Desportes et Menestrier (*Ivi*, p. 130), la pièce à Frère André Thevet (*Ivi*, p. 131) et l'épigramme misogyne traduit du grec «Bonhomme, si tu perds les yeux» (*Ivi*, p. 132) (P. Champion est douteux par rapport à l'attribution de cette pièce à Ronsard établie par Blanchemain; voir P. CHAMPION, *op. cit.*, p. 30, note 3);

Paul LAUMONIER, dans son RONSARD, *Œuvres Complètes*, cit., a publié d'autres pièces (tome VII, pp. 489-496).

Den Haag, Koninklijke Bibliotheek, ms. 129 A 23:

Paul MARCHEGAY l'a publié en partie et par fragments dans l'*Annuaire de la Société d'émulation de la Vendée*, 1885;

Jules BONNET s'est limité au dernier morceau du recueil (f.^o 83-90) dans le «Bulletin de l'histoire du Protestantisme français», janvier 1886.

«Ronsard, si nous perdons cette belle princesse»

La première pièce en ordre chronologique que l'on connaît de Maisonfleur est une élégie de trois cent trente-deux vers qui se trouve dans un recueil de Brantôme (B.N.F. 14888 nouv. acq.; *incipit*: «Ronsard, si nous perdons cette belle princesse») et qui a été probablement composée en 1561, dans la mesure où elle concerne le départ de Marie Stuart pour l'Écosse, entrepris après la mort de François II (1560). La pièce ayant déjà été publiée¹⁹, nous n'en reproduisons pas le texte. Nous ne nous y attarderons pas non plus, puisqu'elle remonte à une période antérieure à l'apostasie de Maisonfleur et n'est donc pas utile à la démonstration de notre thèse, c'est-à-dire la persistance de la veine profane dans la production poétique de Maisonfleur après sa conversion.

«Tout ce qui prend en ce monde naissance»; «Dieu qui nasquis d'une mere pucelle»;
«Ce qui fait plus juger une ame estre immortelle»

Le B.N.F. fr. 1663 (ancien Regius 7652^{3,3.a}, ancien Colbert 2205) est un petit registre de cent-soixante-quinze feuillets de papier de format in-4°, datant de 1570-1571²⁰, qui contient des pièces de Saint-Gelais, Du Bellay, Ronsard, Desportes, Belleau, Jodelle, Baif, Dorat, Passerat, Muret et d'autres, dans la majorité en français, mais aussi en latin, en italien et en espagnol. La plupart d'entre elles ont été transcrites par Nicolas de Neufville seigneur de Villeroy, secrétaire d'État de Charles IX et d'Henri III, patron des poètes, ami et protecteur de Ronsard. Du point de vue littéraire, l'importance de ce registre réside dans le fait de faire connaître un bon nombre de pièces, sous la forme où elles circulaient avant d'être imprimées, et d'avoir transmis des poèmes que les écrivains de l'époque n'ont pas recueillis parce que dépourvus de valeurs à leurs yeux. Du côté historique il constitue – si l'hypothèse de Pierre Champion est exacte – le tombeau littéraire voulu par Villeroy à sa propre gloire, mais surtout à celle des Laubepine, à savoir ses protecteurs et ses parents en tant que famille de sa femme et dont la sienne, au XVI^e siècle, releva le nom.

Outre les poèmes en l'honneur du concepteur de l'ouvrage et de ses proches, on y trouve beaucoup de pièces de circonstance (sur la mort de François II, de sa soeur Élisabeth, le mariage de Charles IX, le décès de Marguerite de France; des compliments pour la reine mère, les enfants du roi, notamment sa fille aînée et le duc d'Anjou), quelques-unes sur le thème de la paix occasionnées par les édits de 1569 et de 1570, qui ratifièrent respectivement la fin de la deuxième et de la troisième guerre de religion; tandis que les poèmes sur le bien et le mal qu'on peut dire des femmes ont moins intéressé Nicolas de Neufville. Ce dernier critère est à la base aussi de la sélection des vers de Maisonfleur: un seul poème est d'une veine galante (*incipit*: «Tout ce qui prend en ce monde naissance»). Villeroy l'attribue au gentilhomme non sans certaines hésitations, après avoir biffé tour à tour les noms de Jamin et de Laisné,

(19) Le texte se trouve dans notre Jérôme Lhuillier de Maisonfleur e l'inedita elegia in onore di Maria Stuarda, dans «Il Confronto Letterario», n. 52, 2009, pp. 259-283. L'élégie fait l'objet d'étude dans notre article Un poète méconnu de Marie Stuart, Lhuillier de Maisonfleur (Réponse à M. Ian R. Morrison), dans «Studi Francesi», n. 157, 2009, pp. 102-111.

(20) P. CHAMPION, *op. cit.*, p. 7 et p. 35. Si la plupart des poèmes est antérieure à ces dates, il n'en va pas ainsi pour la pièce sur la mort de Marguerite de France, reine de Savoie, celle-ci étant décédée en 1574. Pierre Champion ne dit rien à propos de cet ajout tardif par rapport à la compilation du reste du recueil.

en précisant dans la marge le lieu de sa déclamation publique («*Ce qui esté chanté a l'hostel de Lorraine*»)²¹.

Tout ce qui prend en ce monde naissance
Infructueux demeure sans vigueur,
S'il est privé de l'heureuse douceur
De ce qui donne à l'amour accroissance. [fol. 89 v°]

On voit languir la palme infructueuse
Quand sa femelle on luy oste d'auprés,
Mais si une aultre on y replante après
Elle reprend sa force vigoureuse.

L'homme tout seul est une souche morte,
C'est un bouton qui languist tout panché,
Ung pré sans fleurs, ung arbre desseiché
Qui fruict aulcun en sa saison n'apporte.

Mais aussi tost qu'il veoit l'oeil d'une dame,
Il sent en luy reveiller ung plaisir,
Qui a bien faire anime son desir,
Et luy remect ung nouveau coeur en l'ame.

Lors il conçoit de haultes fantaisies
D'un nouveau coeur se sentant revestu
Il se semond a suivre la vertu
Et pour l'honneur veult perdre mille vies.

Il brusle, il cherche, il entreprend sans cesse
Et n'est jamais content qu'il ayt faict veoir
Combien on faict aux armes de debvoir
Soubz la faveur d'une belle maitresse.

Voila pourquoy nous avons pris les armes
Pour maintenir contre tout assaillant
Qu'estre on ne peult ne brave ne vaillant
Sans la faveur et la grace des dames. [fol. 89 r°]

Les deux autres pièces, des sonnets, ont affaire à la paix, à la monarchie et se trouvent l'un après l'autre au fol. 122 r°-v°, où elles ont été attribuées à Maisonfleur, cette fois, sans aucune hésitation:

Sonnet

Dieu qui nasquis d'une mere pucelle
Et qui pour foy de ta divinité
Donnas au jour de ta nativité
L'heur d'une paix au monde universelle [fol. 122 r°]

Regarde o Dieu mon prince qui t'appelle,
Mectz a ce jour en parfaite unité

(21) B.N.F. 1663 f. 89 v°.

Son peuple plain de partialité
Le benissant d'une paix éternelle.

Octavian dompteur de l'univers
Contint en paix mille sceptres divers
Par la vertu de ta sainte naissance

Fais que mon Roy, de ta grace muny,
Tienne a jamais cest univers uny
Et l'univers ne soit rien que la France.

*Au Roy*²²

Ce qui faict plus juger²³ une ame estre immortelle
C'est pour ce que sans cesse elle est en action.
L'homme qui vit tousjours en occupation
Approche d'autant plus de l'essence éternelle.

Sire, vous travaillez d'ardeur continuelle
La nature au travail mit vostre affection
Chassant, forgeant, tournant vostre inclination
Tend a une action sans fin perpetuelle.

La chasse dict que plain d'immortelle louanges
A force vous courrez les nations estranges
La forge veult le fer, le tour la forme ronde.

[fol. 122 v°]

Cela, Sire, nous est ung augure certain
Qu'un jour victorieux avec le fer en main
Par le destin conduit, vous tournerez le monde.

«*Le soleil qui fait son sejour*»

Le ms. 129 A 23 de la Koninklijke Bibliotheek de La Haye est un petit in-folio de quatre-vingt-dix feuillets, couramment désigné comme album de Louise de Coligny (1555-1620), dans le sens de recueil de poésies provenant d'un même milieu, cénacle ou salon littéraire. Le volume, qui porte au dos les mots «Recueil des poésies», ne contient en effet que des pièces françaises, qui peuvent être regroupées en trois parties²⁴: la collection primitivement compilée et copiée par François Auzière²⁵ à l'occasion du mariage (25 mai 1571) de la fille de l'Amiral avec Charles de Théligny (1535-1572) (f.^{os} 1-33); un choix de poèmes de circonstance (f.^{os} 34-59); un florilège de pièces, pour la plupart anonymes, sur le thème amoureux, la paix, la Saint-Barthélemy (f.^{os} 62-90). À noter que les feuillets 60, 61, 79-82 ont été laissés en blanc, ce

(22) Charles IX, à cause de l'allusion à la chasse, dont le roi était passionné. Il est aussi l'auteur d'un traité de chasse et de vénerie, qu'il dicta à Nicolas de Neuville.

(23) juger [juges].

(24) Subdivision suggérée par A.G. VAN HAMEL, *L'album de Louise de Coligny*, dans «Revue d'His-

toire Littéraire de France», t. X, 1903, pp. 232-255.

(25) Sur ce personnage, voir EUGÈNE HAAG-ÉMILE HAAG, *La France Protestante* (1846-1858)¹, Paris, Société de l'histoire du protestantisme français, Librairie Sandoz et Fischbacher, 1877-88², 6 voll., vol. I, p. 594.

qui est la preuve que le copiste, ou même Louise de Coligny, avait l'intention de les remplir avec d'autres pièces.

Maisonfleur a été choisi deux fois. Son cantique sur la Saint-Barthélemy (*Cantique fait par Mon^r de Maisonfleur. Apres le massacre de Paris fait a la saint Bertelomy* [sic], 157[2]; fol^{os} 76-78)²⁶, qui évidemment n'avait pas encore été composé à l'époque des noces, se trouve dans la troisième partie; tandis que son poème sur le thème de la Belle Matineuse (*incipit*: «Le soleil qui fait son seiour»; fol.^{os} 40-41) figure, non pas dans le recueil primitif, mais dans la deuxième partie, soit parce qu'il était inconnu du compilateur, soit qu'il ne fut pas considéré comme digne de paraître dans le recueil, soit enfin qu'il n'avait pas encore été écrit. Il se compose de quatorze quatrains en tête desquels Louise de Coligny a elle-même écrit le nom de l'auteur, «Maysonfleur»:

Le soleil qui fait son seiour²⁷ [fol. 40 r°]
Dedans les hauts cieux n'a que faire
De se montrer; sans qu'il esclaire
Vos yeux esclairent un beau jour.

Qui voudroit peindre²⁸ en ces tableaux
Le printems mignon de nature
Les premiers traitz de sa peinture
Devroient estre voz yeux si beaux.

Je ne fai la comparaison
De vos beautez aux fleurs nouvelles
Car en tout temps elles sont belles
Et les fleurs n'ont qu'une saison

Que l'avril avec son émail
Cache ses boutons et ses rozes
On voit bien d'autres fleurs écloses
Dessus vos levres de corail.

O Dieu que de liz blanchissans,
O Dieu que de rozes vermeilles,
O Dieu que d'éstranges merveilles,
O Dieu combien d'yeux ravissans,

O Dieu que de frians appas,
Dieu que d'humanité divine,
O Dieu que de douces ruines
Et que d'agreables trespas.

Je ne dy pas que dans les cieux
N'abitent de grandes deesses,
Mais je²⁹ di bien que pour maistresses
Les Dieux ne pourroient avoir mieux.

Celuy qui se veut hazarder [fol. 40 v°]
A voir vos beautez qu'il regarde,
Qu'en regardant il ne se garde

(26) Il ne fait pas l'objet de la présente étude en tant que poème de combat.

(27) seiour [sejour].

(28) peindre [pandre].

(29) je [ie].

D'estre pris avant se garder.

Les cieux seront-ilz point jaloux
De veoir tant de beautez ensemble.
On ne voit rien qui tant ressemble
A leur divinité que vous.

Rien n'est plus beau que le soleil
Mais si a sa beaute luisante
Quelque autre chose est ressemblante
Ce ne peut estre qu'un bel oeil.

Trop mieux vos regards j'aimerois
Ayant pitié de mon martire
Que de me voir roy d'un empire
Ou empereur de mille roys.

Si pitié vivoit en vos yeux
Vos yeux vivroient³⁰ dedans nos ames.
De grace dittes-nous, mesdames,
Si nous pourrions souhaitter mieux.

On ne peut rien voir icy bas
De si parfait qui vous esgalle
Que l'amour constante et loyalle
De ceux qui sont pris en vos las.

Mais comme ilz bruslent constamment
Du feu de leur perseverance,
Donnez³¹-leur pour la recompanse
L'heur qu'on merite en bien aymant.

[fol. 41 r°]

fin

Quant à l'époque de sa composition, il nous faut admettre notre ignorance. Toutefois, il ne pourrait en être autrement: la pièce ne figure dans aucun recueil imprimé du xvi^e siècle³² et, dans l'exemplaire, il n'y a ni date, ni repères sur les circonstances qui l'auraient motivée. Force est d'indiquer un *terminus ante quem*, mars 1580, date de la publication posthume de l'*editio princeps* des *Cantiques*, tandis que comme *terminus post quem* il faut se résigner à prendre même en considération le début de la carrière poétique du gentilhomme, vers 1560³³. Malgré le manque de notices plus précises sur sa composition, notre thèse relative à l'adéquation tardive des thèmes de la poésie de Maisonfleur aux propos pieux formulés dans les *Cantiques* reste défendable. En effet, si l'on considère que la compilation du volume se poursuit jusqu'en 1586³⁴, à l'époque où Louise de Coligny se trouvait aux Pays Bas (depuis trois ans, en raison de son mariage, elle aussi, avec Guillaume d'Orange), on peut avancer deux hypothèses:

(a) que la pièce remonte bien aux années qui ont suivi l'adhésion de l'auteur à la Réforme (~ 1567), voire aux années 1570;

(30) vivroient [vivans.

(31) donnez [donne.

(32) A.G. VAN HAMEL, *op. cit.*, p. 253.

(33) Ronsard cite Maisonfleur parmi les membres de sa Brigade dans l'édition de 1560 des *Isles Fortunées*, (RONSARD, *Œuvres Complètes*, éd. P.

LAUMONIER, t. V, p. 179, v. 71), mais pas dans l'édition précédente du même ouvrage datant de 1553. Le début de Maisonfleur à la cour se situe donc entre les deux dates.

(34) A.G. VAN HAMEL, *op. cit.*, p. 254.

(b) que la pièce fut composée après l'abjuration, mais pas plus tard qu'en 1571, quand la révolution thématique de Maisonfleur pouvait déjà être accomplie. Que l'on se rappelle à ce sujet que Jean de la Jessée révèle l'intention de Maisonfleur de dédier les *Cantiques* à la troisième femme de Guillaume d'Orange, alors qu'elle était encore en France, c'est-à-dire entre 1571 (fuite du couvent) et février 1572 (arrivée dans le Palatinat).

Dans les deux cas, on peut aisément imaginer que la fille de l'Amiral n'eut connaissance de la pièce que pendant son veuvage en France (1572-1583) ou après avoir quitté son pays pour se lier à son second mari (1583); par conséquent celle-ci aurait été transcrite dans l'album entre 1572 et, comme nous l'avons dit plus haut, 1586.

Enfin, pour dernière preuve que la saison profane de la poésie du gentilhomme se poursuivait vraisemblablement pendant les années 1570, au delà de l'hypothétique conversion thématique suggérée par Jean de la Jessée, nous voulons citer la déclaration faite par Maisonfleur lui-même à Elisabeth d'Angleterre (1573)³⁵ d'être disposé à écrire, en son honneur, un «hymne triomphal[,] le plus beau qui ayt jamais este [*sic*] fait»³⁶. Cette sorte de poème n'est-elle pas un exemple de poésie profane? Maisonfleur se sentait probablement capable de fuir «les mauvais desirs / et les sensuels plaisirs, / comme venimeux breuvages», mais il n'était pas aussi fort face à la poésie profane, et cette étude démontre que, selon toute probabilité, avant et même après son apostasie, il s'est laissé séduire et a succombé.

MONIA MEZZETTI

(35) Sur la mission de Maisonfleur en Angleterre (septembre 1572-juillet 1573), nous nous permettons de renvoyer à notre *Il carteggio di Lhuillier de Maisonfleur risalente agli anni 1572-73*, cit.

(36) Richmond (London), Public Record Office, ms. 881, State Papers 70/127, fol. 24 v°. Lettre autographe, encore à l'état de manuscrit, datée 3 avril 1573.